

**LOULOUTE, réalisé par Hubert Viel (2021)**

**Mardi 22 novembre à 20h30**

**En présence de Clément Graminiès, enseignant en  
cinéma, responsable éditorial, scénariste**



**Quelles ont été les premières idées ou envies qui ont présidé à l'écriture de *Louloute* ?**

A l'époque, j'étais encore en formation scénaristique et je lisais beaucoup de contes et de tragédies grecques ou shakespeariennes. J'étais très influencé par Carl Jung, Erich Fromm ou Bachelard pour leurs formidables analyses des symboles. Il y avait donc cette idée de travailler sur les symboles des animaux mais aussi des objets, comme cette maisonnette en ruines dans la séquence du rêve. Tout cela m'a animé énormément même si, au fur et à mesure des réécritures, j'ai rendu le film plus naturaliste. Il fallait trouver le point de jonction entre le conte et le naturalisme. Je voulais ainsi pouvoir passer d'une séquence « de rêve » à la Miyazaki à une séquence très réaliste en me rapprochant de mises en scène telle que celles de Pialat. Mais ce sont les années 80 qui ont permis cette jonction. C'est une époque que certains ont connue mais qui a une aura quasi mythologique pour les générations les plus jeunes. Évidemment, c'est le personnage de Louloute qui canalise toutes ces choses un peu dépareillées, selon qu'on est avec elle ou carrément dans sa tête. C'est un personnage qui ne quitte jamais le spectateur, et quand on croit qu'elle n'est pas dans une séquence, elle est en fait en train d'observer, voire d'épier. C'est le seul moyen pour que l'on puisse s'attacher à elle, avoir le sentiment de partager son intimité, jusqu'à pouvoir s'identifier pleinement.

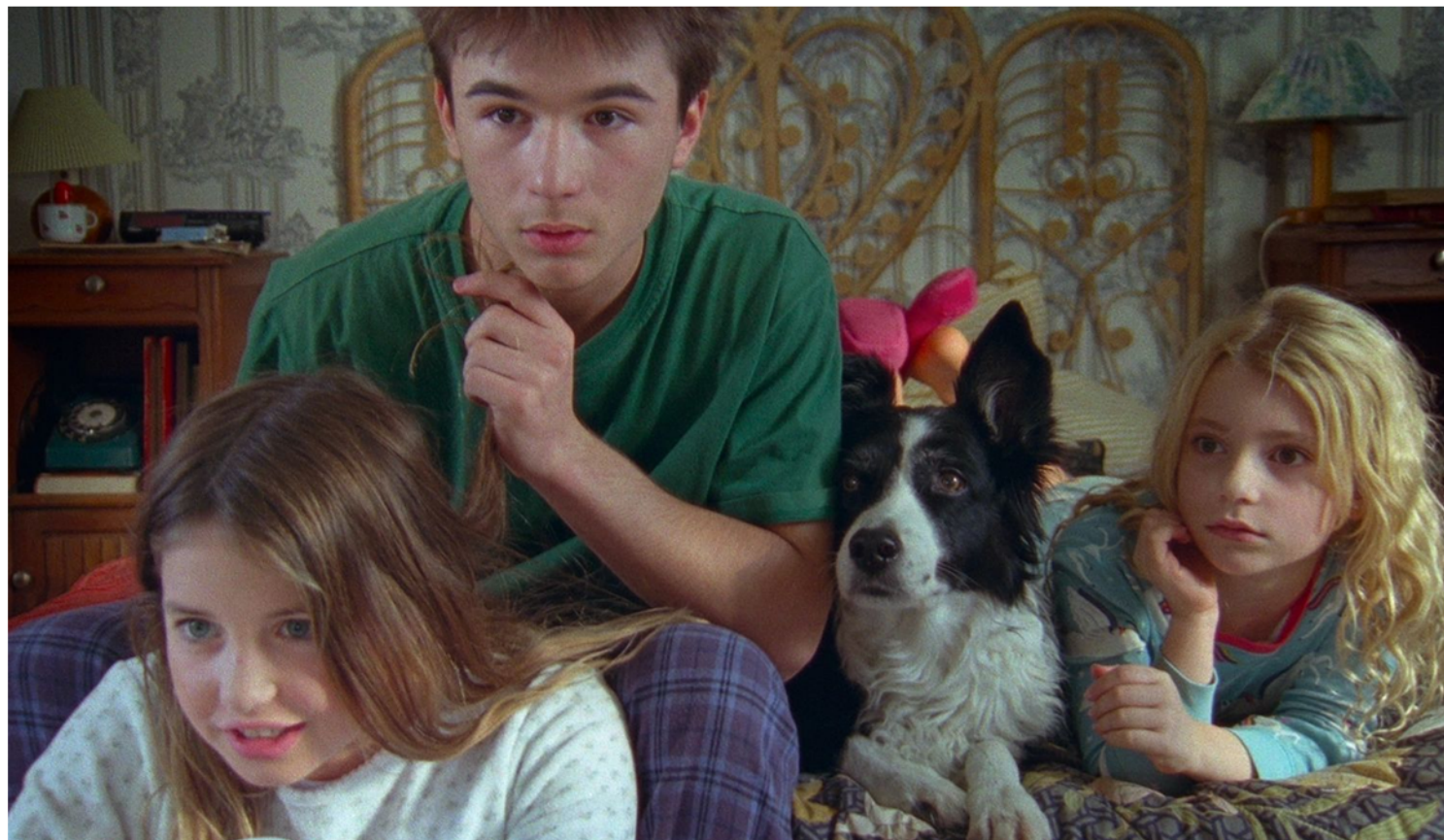
***Louloute* démarre par une séquence où Louise se réveille dans un parc, et de façon récurrente, il est question du sommeil, à chacune des scènes où elle apparaît.**

*Louloute* est un film dans lequel Louise adulte, mais aussi Louloute enfant, s'endorment, tombent, se réveillent ou sont souvent dans leur lit ou en pyjama. Le lit est un lieu qui pousse à la rêverie. Au refuge aussi. Cela permettait de rentrer d'autant plus facilement dans « leurs » têtes : c'est l'aspect « film-mental » ou « film-rêve » que je voulais impulser au récit. C'est pour cela que Louise n'arrive pas, d'une certaine façon, à grandir : elle est encore bloquée dans sa propre enfance et ne peut pas trouver ses marques dans le présent et dans le monde des adultes. Le fait que Louise soit enseignante aujourd'hui n'est pas innocent : elle est littéralement restée à l'école. C'est donc quelqu'un qui n'a jamais réussi à se lever du pied droit et qui préfère rester couchée, quand elle n'est pas punie dans sa chambre ou carrément évanouie.

**En termes d'écriture cinématographique, comment avez-vous pensé votre mise en scène ? On peut avoir le sentiment de différences notables entre les deux temporalités et, également, entre les scènes d'extérieur et d'intérieur...** Excepté la première séquence au passé (la sortie d'école) qui rassemble Louise et Louloute, les scènes au présent sont délibérément brutes et peu découpées. On a le plus possible élagué au montage les resserrements dans l'axe pour souvent ne garder finalement qu'un seul plan, exemplairement la crise de Louise qui est finalement un plan-séquence alors que ce n'était pas du tout prévu au tournage. Concernant les scènes avec Louloute, la mise en scène est beaucoup plus variée, avec de nombreux travellings ou de plans à la steady-cam, ainsi que des plans plus osés où la caméra prend plus d'initiatives. Je voulais aussi une certaine forme d'élégance, avec un aspect flottant ou cotonneux. C'est pour cela que, par exemple, lorsque le père ramène la vache non-vendue, on accompagne Louloute cheveux au vent, dans une approche clairement bucolique à la Miyazaki. Pour les scènes d'intérieur avec Louloute, il y avait également une forme d'obsession du découpage façon manga japonais, comme celle où l'on voit Louloute faire les crêpes en plan subjectif.

**Pouvez-vous revenir sur la musique utilisée dans *Louloute* et notamment sur votre collaboration avec le compositeur Frédéric Alvarez ?**

Nous avons déjà travaillé ensemble avec Frédéric Alvarez sur *Les filles du Moyen-Âge* et je lui ai fait lire rapidement le scénario de *Louloute* en lui précisant que je voulais un film très musical, avec des partitions aussi « primaires » que les couleurs du film ! C'est pour cela que je souhaitais que nous travaillions avec un thème mais Frédéric m'en a proposé plusieurs que nous avons utilisés avec des variations, avec comme objectif que le spectateur se mette en tête une ritournelle ! Au début, la musique était essentiellement là pour souligner la nostalgie et le sur-gissement du passé... Puis, petit à petit, elle devait s'euphoriser pour, dans le dernier mouvement du film, devenir plus inquiétante, à l'image de ces notes de pianos percutantes et monotones sur les quelles se réveille Louloute avant de voir son père... **(extrait entretiens avec le réalisateur, dossier de presse)**



La France n'a jusqu'ici pas tellement été concernée par la mode des films et des séries « doudou », ces œuvres, qui, depuis *Super 8* (2011), puisent une partie de leur attrait dans la nostalgie des années 1980. C'est désormais chose faite, de façon minimale, avec *Louloute*, le beau film de souvenirs d'Hubert Viel. Louise, atteinte de mélancolie aiguë, se remémore son enfance à la ferme, quand ses parents étaient encore ensemble et qu'on l'appelait Louloute. Aucun détail d'époque n'échappe à la caméra 16 mm du cinéaste : des livres de la bibliothèque rose à la découverte subjuguée de *Ken le Survivant* sur le club Dorothée, en passant bien sûr par un défilé coloré de gros pulls en laine. Mais à cette atmosphère résolument « confortable », décuplée par le regard hyper sensible du personnage principal, Viel a l'intelligence d'ajouter plusieurs couches d'amertume. La faillite de la ferme, condamnée par sa taille modeste et la baisse constante du prix du lait, est ainsi observée avec précision par le cinéaste, tandis que le noyau familial, dans toute sa complexité, constitue le cœur du film. Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas vu une famille, ce grand sujet du cinéma français, aussi bien brossée : chaque personnage existe immédiatement d'une façon si authentique qu'on ne peut que soupçonner la part autobiographique du film. Les relations sont ambiguës, les scènes passent brutalement des regrets à l'euphorie, les répliques inattendues fusent et sonnent juste : en somme, la famille vit, et le film se remplit de cette vitalité.

Dix ans après *Un monde sans femmes*, Laure Calamy brille à nouveau dans un rôle de mère. La complexité de son jeu repose sur une certaine aisance à passer d'un niveau de tension à un autre, ce qui fonctionne particulièrement bien ici puisque le personnage tente, tant bien que mal, de dissimuler sa tristesse à ses enfants. Ce sont cependant avant tout les prestations des trois enfants, et principalement celle d'Alice Henri, qu'il faut saluer. Toujours l'air un peu ailleurs, comme si elle savait quelque chose que les autres ignorent, elle parvient parfaitement à retranscrire le bouillonnement du trop-plein d'émotions de Louloute. C'est ici qu'Hubert Viel renoue avec le meilleur des *Filles au Moyen-Âge*, qui reposait beaucoup sur le talent de ses très jeunes actrices et la manière dont le cinéaste les dirigeait. Il délaisse en revanche son étrangeté un peu kitsch, à une scène de cauchemar près, d'abord embarrassante avec ses lumières trop vives, mais qui dans la durée parvient à capturer de véritables sensations confuses de rêve, comme Guiraudie a pu le faire dans *Pas de repos pour les braves* ou *Le Roi de l'évasion*. Toute la construction du film, poreuse, est liée aux affects de Louloute, prise dans un entrelacs de souvenirs qui prend la forme d'une fugue. Des plans au steadicam accompagnent ainsi différentes fuites (vers, ou depuis le passé) qui rompent avec le reste de la mise en scène, plus fixe. Qu'importe alors si le récit lutte un peu avec les allers-retours entre présent et passé, signe d'un scénario ambitieux légèrement délaissé, tant l'édifice du souvenir est immense, et l'émotion suscitée éminemment proustienne. Au point qu'à la fin du film, dans une scène remarquable, Louloute adulte s'évanouit à cause du surgissement d'un élément du passé : alors que son frère et sa sœur paniquent, on entend pour la première fois le personnage s'exprimer en voix-off et nous expliquer qu'elle ne s'est en réalité jamais sentie aussi bien. Son bonheur est bouleversant.

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/louloute/>